

# L'esprit de la Révolution

Autor(en): **Castella, Gaston**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **18 (1924)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-123067>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# L'esprit de la Révolution <sup>1</sup>

Par G. CASTELLA

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg

---

Il y a quelques mois, nous avons commencé ce cours, et nous allons le terminer aujourd'hui, en rappelant les paroles d'un historien français, Albert Vandal, à l'ouverture des conférences données, en 1910, à Paris, sur la Révolution française : « Comparer la Révolution à un bloc, c'est commettre l'une des pires erreurs... Tout au contraire, loin d'être un bloc, la Révolution est peut-être le phénomène le plus complexe qui ait existé ; c'est un phénomène essentiellement multiple dans ses causes, dans ses éléments, dans ses mouvements, dans ses conséquences. »<sup>2</sup> C'est le bon sens même.

Mais, en revanche, si l'on attribue — comme nous l'avons fait — une part importante, encore qu'elle ne soit pas facile à déterminer, à la « philosophie » du XVIII<sup>me</sup> siècle dans la préparation de l'esprit révolutionnaire, il nous est permis de rechercher le caractère principal de la philosophie politique de ce temps. Nous avons dit, en effet, qu'en thèse générale, la Révolution pouvait être attribuée aux abus de l'ancien régime et aux écrits des philosophes. En même temps, nous faisons une réserve, imposée par l'état actuel des connaissances. L'influence des « philosophes » fut-elle décisive, comme Taine s'est efforcé de le démontrer ? Fut-elle beaucoup plus restreinte, médiocre même, comme plusieurs historiens l'ont soutenu dans la suite ? « Question insoluble,

<sup>1</sup> L'auteur de ces lignes s'est permis de penser que la conclusion d'un cours sur la Révolution française, qu'il vient de terminer, pouvait ne pas déparer le recueil d'études offert à M. le professeur Büchi. Ces brèves pages, qu'on m'avait d'ailleurs invité à donner telles quelles, n'ont aucune prétention à l'originalité. Elles constituent simplement les derniers mots d'une conclusion assez développée dans laquelle on avait repris les grandes lignes de l'histoire révolutionnaire et impériale. La genèse de l'esprit révolutionnaire avait formé auparavant la matière des leçons d'un semestre.

<sup>2</sup> Cité par MADELIN, *La Révolution*, 4<sup>me</sup> édition. Paris, 1913, p. 6.

tant qu'on ne sera pas plus exactement fixé sur la diffusion des idées par les livres et par la presse dans les différentes classes de la société »<sup>1</sup>. Toutefois, même si l'on admet que les hommes de la Révolution, que nous avons vus à l'œuvre, ont obéi plus souvent à la poussée des faits et aux nécessités du moment qu'aux enseignements des philosophes, on doit reconnaître une action à ces derniers. Les écrivains du siècle n'ont pas seulement fourni aux hommes de la Révolution des formules et des arguments. Ils ont exprimé, en les précisant et en les généralisant, les vœux d'une opinion publique qu'ils avaient d'ailleurs contribué à former. Ils ont donné à la Révolution ce caractère d'universalité, d'une importance hors pair dans l'histoire du monde, que la prépondérance intellectuelle de la France, et les conquêtes et la domination révolutionnaires et impériales devaient mieux affirmer encore. Enfin — et c'est sur ce point, croyons-nous, qu'il faut insister — ils ont démontré comment des idées générales opèrent sur une civilisation ancienne et policée en ruinant les bases sur lesquelles elle reposait et en se substituant à celles qui l'avaient jusqu'alors étayée.

Si, en effet, des idées philosophiques et des théories politiques, telles que celles qui se dégagent de *l'Essai sur les mœurs*, de *l'Esprit des lois* ou du *Contrat social*, — pour ne citer que des têtes de file — n'atteignent directement qu'un nombre relativement restreint d'individus, il n'en est plus de même lorsqu'elles ont été vulgarisées, frappées en menue monnaie, ou revêtues des vives couleurs de la fiction littéraire par des écrivains de lecture facile. Elles finissent alors par déterminer une mentalité sociale qui devient le caractère dominant d'une époque. Celle-ci influe à son tour — dans quelle mesure ? il est souvent très difficile de le déterminer avec précision par une analyse quantitative et qualitative, mais l'action n'est pas niable — sur la formation de nouvelles théories, de nouveaux systèmes ou de nouvelles hypothèses. C'est que, en raison de sa diffusion et à raison de l'importance de cette diffusion, elle crée une ambiance permanente. Elle agit donc sur ceux qui, à leur tour, vont créer. N'est-ce pas à dire, en somme, que l'on assiste à un phénomène de synthèse continue ?<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> ALBERT BAYET et FRANÇOIS ALBERT, *Les écrivains politiques du XVIII<sup>me</sup> siècle*. Extraits avec une introduction et des notes, 3<sup>me</sup> édition. Paris, 1922 ; p. LII.

<sup>2</sup> Ces pages étaient écrites lorsque je trouvai dans un ouvrage qui vient de paraître — celui de M. Carli, prof. à l'Université de Padoue : *L'équilibre des nations d'après la démographie appliquée*, édit. franç., par M. Milloud, prof. à l'Université de Lausanne (Paris, 1923) — une explication sociologique de ce phénomène. Voir notamment pp: 179 et suiv., 211 et suiv., 271 et suiv.

Tel est le spectacle que nous offre le XVIII<sup>me</sup> siècle. Nous avons constaté, au cours de nos leçons de l'an dernier, que les idées du siècle avaient été, sous une forme ou sous une autre, accueillies avec faveur par un nombre croissant de personnes, et même par les classes qui devaient en périr. Nous avons montré en terminant que l'on pouvait en percevoir l'influence chez les hommes qui, en 1789, dominèrent les Etats généraux et commencèrent aussitôt à bâtir le nouvel édifice.

Quel fut donc le caractère distinctif de la « philosophie » de ce temps, le fond de l'esprit révolutionnaire ? C'est l'individualisme rationaliste, le naturalisme radical, la proclamation de l'indépendance absolue de la créature. L'omniscience de la raison, le droit naturel fondé sur la raison : voilà à quoi peut se ramener, en dernière analyse, l'esprit du siècle qui bat en brèche les traditions. C'est pourquoi la science sociale que tentent de fonder alors les écrivains politiques veut s'annexer la morale ; la vraie morale, pour eux, n'est qu'une morale sociale ; et, d'ailleurs, on parle plus volontiers en ce temps-là des « mœurs » que de la morale. On n'a pas à faire ici la réserve, si souvent faite, sur leur méthode trop analytique et déductive qui les conduisit à bâtir vite des systèmes auxquels manquait une solide base de faits historiques bien contrôlés. C'était la conséquence de l'imperfection des connaissances que l'on possédait sur les sociétés anciennes et même contemporaines. Il est devenu presque banal d'affirmer, par exemple, que les « philosophes » connurent assez mal l'Angleterre parlementaire.

Il importe davantage de remarquer que le principe qui remua le XVIII<sup>me</sup> siècle fut le principe foncièrement antichrétien de cette révolution européenne qui commence à la Renaissance et constitue, à tout le moins dans l'ordre de la pensée, la différence fondamentale entre le « moyen âge » et les « temps modernes »<sup>1</sup>. Le monde chrétien disparu dans l'écroulement du moyen âge, l'homme crut faire la découverte de l'humain et se mit à changer toutes les valeurs pour se faire un monde digne de lui. Logiquement, la renaissance de l'idéal païen aurait dû conduire l'Europe au naturalisme radical. Mais les masses étaient encore profondément chrétiennes ; l'Eglise se ressaisit ; on eut un humanisme chrétien. Le classicisme français du XVII<sup>me</sup> siècle fut,

<sup>1</sup> C'est bien ce qu'a voulu dire RENAN, dans ses *Feuilles détachées* (Examen de conscience philosophique) :

« L'élargissement de l'idée du monde et la démolition scientifique de l'ancienne hypothèse anthropocentrique au XVI<sup>me</sup> siècle sont le moment capital de l'histoire de l'esprit humain. »

en un certain sens, une réaction catholique, monarchique et nationale, contre la révolution humanitaire européenne. Mais la source naturaliste et rationaliste n'était pas tarie : elle devint, au XVIII<sup>me</sup> siècle, le courant voltairien et encyclopédiste. Envisagée de ce point de vue, la Révolution française est donc un renouveau du naturalisme païen du *Quattrocento*.

Nul ne me paraît avoir mieux mis en lumière ce caractère qu'un philosophe français catholique contemporain, M. Maritain, dans son dernier livre *Antimoderne*<sup>1</sup>. « La scolastique, écrit-il, vers laquelle nous revenons maintenant, comme vers notre *terminus ad quem*, était alors le terme dont on s'éloignait à tire-d'aile, le *terminus a quo* d'un circuit intellectuel qui devait durer trois siècles. » Plus loin, il relève que la Renaissance, la Réforme et le cartésianisme introduisirent « dans l'ordre rationnel et philosophique toutes les maladies de la pensée moderne : naturalisme, individualisme, subjectivisme, scientisme, égocentrisme. Finalement, — après que la philosophie des idées claires sera devenue, non sans contamination par les influences anglaises, avec Voltaire et l'Encyclopédie, puis germaniques avec Rousseau, la philosophie des lumières et des pauvres quinquets de l'*Aufklärung* — nous assisterons à la proclamation de l'indépendance absolue ou de l'*aséité* de l'esprit humain, par laquelle la révolution kantienne consommera la révolution cartésienne. » Et enfin, ces mots qui achèvent la démonstration : « Dans l'ordre de l'esprit, la courbe de l'histoire des trois derniers siècles a une forme semblable. En trois grandes étapes — Luther, Descartes, Kant — l'homme s'isole de la vie surnaturelle... et devient sourd à l'Enseignement révélé — il se soustrait à Dieu par antithéologisme et à l'être par idéalisme... et s'adore enfin comme étant l'auteur de la vérité par sa pensée et l'auteur de la loi par sa volonté. »

C'est tout cela que signifie, si l'on y regarde de près, l'esprit révolutionnaire dont nous avons étudié ensemble la formation, de la Régence à l'Assemblée nationale. Nous avons voulu rappeler une filiation : rappel indispensable à l'intelligence de l'histoire moderne et, en particulier, du XIX<sup>me</sup> siècle auquel nous amène la succession chronologique. Car cette rapide synthèse, dont nous connaissions déjà les éléments dispersés, nous permet en fin de compte de reconnaître le vrai caractère des luttes

<sup>1</sup> JACQUES MARITAIN. *Antimoderne*. Editions de la *Revue des Jeunes* ; Paris, 1923 ; p. 123 seq., 131 seq., 176 seq.

politiques et sociales de la Révolution et du XIX<sup>me</sup> siècle. Ce caractère est idéologique, c'est le choc de deux métaphysiques, de deux conceptions du monde.

La première, c'est l'optimisme révolutionnaire, basé sur le naturalisme et le rationalisme, avec ses dogmes de la bonté originelle de l'homme et du progrès indéfini<sup>1</sup>. La seconde, c'est le pessimisme des catholiques, des esprits réalistes et scientifiques, qui voient l'homme tel qu'il est. Mais pour les premiers, qui s'appuient à Dieu et qui voient l'homme dans l'ordre de la création, il ne s'agit pas, à vrai dire, de pessimisme, mais bien plutôt d'optimisme transcendantal<sup>2</sup>.

Nous voilà bien loin, dira-t-on, de notre point de départ, et ne méconnaissiez-vous pas, ce faisant, le principe de critique historique qui doit nous garder des généralisations prématurées ? Non pas ; on a voulu simplement remonter aux origines. On n'entend donc pas dire que si l'idée révolutionnaire est, pour nous, viciée en son principe, nous ne pouvons rien retenir de l'œuvre pratique de la Révolution, ni même souscrire à certaines revendications de ceux qui la provoquèrent. L'étude que nous avons faite ensemble des vices de l'ancien régime et des institutions du nouveau est à elle seule notre réponse. Mais nous tenions à distinguer l'origine d'un mouvement qui est la genèse de l'incroyance moderne, — et, comme tel, est un « facteur » historique de première importance — comme aussi à rappeler, par souci de critique, de justice et de logique, l'échelle des valeurs : *Au commencement est le Verbe*.

<sup>1</sup> Ce n'est pas le lieu de discuter ici si une mystique naturaliste a prévalu sur le rationalisme, ou l'inverse, ou si les deux courants ont coexisté parallèlement sans que l'un ait dominé l'autre. Le vocabulaire rationaliste des Jacobins ne serait-il « qu'un masque posé sur la face ambiguë de ce Dieu-nature dont Jean-Jacques s'est proclamé le fils privilégié » ? C'est l'un des termes du problème que cherche à résoudre M. RENÉ GILLOUIN : *Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne et française* (Paris, 1921), dans lequel il fait un exposé critique de l'œuvre considérable de M. Ernest Seillière.

<sup>2</sup> Cette antithèse a été fortement exposée par M. GEORGES VALOIS dans *L'économie nouvelle* (Paris, 1920), au chap. II, où il réfute le matérialisme historique de Marx.

